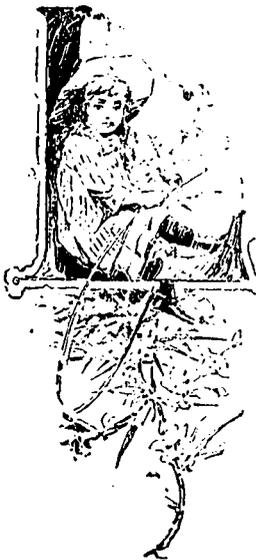


## LA COMTESSE OLGA

(Pour le SAMEDI)



A fête battait alors son plein ; et aux sons entraînants de l'orchestre tzigane, se mêlaient les bruits harmonieux des grelots et des clochettes des chevaux.

La "Néva" présentait ce jour là, un spectacle inaccoutumé ; le gouverneur de St-Petersbourg donnait au corps diplomatique une grande kermesse sur le beau fleuve gelé et la fine fleur de l'aristocratie russe avait, en masse, répondu à l'invitation qu'elle avait reçue.

Les plus beaux équipages, les plus belles livrées semblaient s'être donnés rendez-vous. Le soleil ce beau soleil couchant des hivers de Russie avait lui aussi voulu être de la fête et inondait de ses derniers rayons le cours merveilleux qui ressemblait à un serpent d'argent.

Quatre heures venaient de sonner lorsqu'un traîneau élégamment attelé fit son entrée sur le fleuve et vint prendre la file.

Dans ce traîneau, enveloppés de fourrures se devinaient plutôt qu'on ne les voyait deux hommes de haute stature, renversés non chalamment, et semblant regarder avec une avide curiosité, le spectacle enchanteur qui se déroulait devant leurs yeux étonnés.

Ce traîneau était celui du comte Yvan Alexief, fils d'un des aides de camp de sa Majesté le czar de toutes les Russies, un beau jeune homme de 25 à 26 ans, grand, élancé, à la taille svelte et souple, aux yeux bleus d'azur, à la barbe blonde, en un mot représentant dans toute sa force et dans toute sa beauté le type moscovite.

Son compagnon, Gontran de Roquefeuil était un français du même âge que lui.

Les deux jeunes gens, se trouvant à Paris dans le même collège où Yvan avait fait ses études, avaient ressenti l'un pour l'autre une sincère amitié. Gontran que son père destinait à la carrière diplomatique, parcourait l'Europe en voyage d'études et de passage à Pétersbourg il n'avait pas manqué d'aller rendre visite à son vieux camarade.

Ravi de cette bonne aubaine, Yvan l'avait reçu à bras ouverts, lui prodiguant toutes les ressources de cette hospitalité, qu'ont coutume de pratiquer ses compatriotes.

Son rang, son nom, lui ouvraient les portes et les salons les plus fermés, et il avait tenu à honneur d'emmener son ami à la fête du gouverneur.

Yvan, accoutumé à tout ce luxe et à ce genre de fête, qu'il voyait depuis nombre d'années, regardait d'un œil distrait les traîneaux qu'ils dépassaient où qu'ils croisaient : mais pour Gontran, tout était nouveau, il lui semblait être transporté dans quelque pays enchanté, et il ne cessait de poser à son Mentor toutes sortes de questions auxquelles celui-ci d'ailleurs s'empressait de répondre de la meilleure grâce du monde.

Ils se laissaient emporter par leurs chevaux conduit par la main sûre du Moujik, lorsque tout à coup la course se ralentit et bientôt toute la file d'équipages s'arrêta à quelques pas d'eux, Gontran aperçut un traîneau merveilleux, emporté à toute vitesse par deux Orloff qui balayaient la neige avec leur longues queues, et couchée plutôt qu'assise dans le traîneau, il put observer une femme disparaissant sous des couvertures de zibeline et de renard bleu.

Cette apparition, ce temps d'arrêt pressèrent Gontran à questionner son ami.

Mais il n'avait pas terminé sa phrase. Comment lui dit Yvan, tu ne connais pas la belle comtesse Olga, et tu es à Pétersbourg depuis deux jours : Apprends, mon cher, que cette divinité est la reine des fêtes dans lesquelles elle veut bien paraître, qu'elle veut bien honorer de

sa présence : et ce temps d'arrêt dans la marche des équipages n'est qu'un juste hommage rendu à sa noblesse à sa beauté.

Gontran ne comprenait que très vaguement ce que lui expliquait son ami avec une volubilité peu conforme aux usages et au caractère russes ; cependant il n'insista pas pour le moment du moins.

Le traîneau de la belle inconnue disparu, la file se remit en route, mais Gontran qui s'était contenté de l'explication qui lui avait été donnée, commençait à sentir sa curiosité s'éveiller ; après un silence de quelques instants, il s'adressa de nouveau à Yvan, et lui demanda de compléter son éducation au sujet de la belle comtesse Olga.

Ça y est, lui répondit gaiement le jeune russe, elle t'a ensorcelé comme les autres, bien que tu n'aies même pas aperçu le moindre de ses traits ; il ne lui a suffi que de passer devant toi comme un fantôme pour que son souvenir reste gravé à jamais dans ton esprit.

C'est son histoire que tu me demandes, je vais te la conter, mais comme elle est assez longue, comme la nuit arrive et que le vent commence à nous cingler désagréablement le nez, nous allons dîner, et là près d'un bon feu, en face d'une bonne table et de quelques bouteilles de votre vieux champagne dont j'ai gardé un si excellent souvenir, je vais te narrer l'histoire que tu semble désirer si ardemment.

Puis il ordonna au Moujik de rentrer.

Quelques instants après les deux jeunes gens étaient confortablement installés dans l'un des salons d'un restaurant à la mode, et lorsque la servante se fut retirée, Yvan entonna le chapitre si impatientement attendu.

La Comtesse Olga, commença-t-il, qui semble t'intéresser si vivement, bien qu'elle ne soit pour toi qu'une inconnue, est peut-être de tout Pétersbourg, la femme la plus admirée, la plus choyée, la plus adulée.

Mariée à 17 ans au comte Potokine, celui-ci eut le manque de délicatesse de la laisser veuve au bout de deux ans de mariage. A 19 ans Olga se trouvait libre à la tête d'une opulente fortune.

Belle à faire tourner la tête au plus indifférent, d'un esprit tout à fait supérieur, d'une éducation très complète, lettrée comme Madame de Sévigné, musicienne comme Orphée, je n'ai pas besoin de te dire que les adorateurs ne lui manquèrent pas : elle ne paraît pas dans le moindre bal, dans la moindre fête, sans être immédiatement escortée de ce qu'elle appelle en riant "son escadron volant."

Nombre de fois déjà ; elle a décliné les plus grands noms de Russie et en femme intelligente, elle a toujours pour chacun, un mot aimable, une attention délicate ; et bien qu'il y ait maintenant 12 ans que le noble comte est parti dans un monde meilleur, personne ne saurait dire, si quelqu'un occupe une place réservée dans le cœur d'Olga.

Toutefois, historien consciencieux, je dois te dire que le prince Popoff, un des hommes les plus répandus dans les salons de l'aristocratie semble avoir gagné au moins sa confiance. Mais le prince, qui est âgé de 65 ans paraît jouer près d'elle le rôle de père noble : il l'entoure des soins les plus minutieux ; il ne saurait permettre à qui que ce soit de le devancer pour jeter sur les épaules d'Olga, sa sortie de bal quand elle manifeste le désir de rejoindre son traîneau.

Elle reste chez elle, tous les jours de 5 heures à 6 heures, mais elle n'admet à ces réceptions intimes que quelques familiers, heureux privilégiés, et je

te dirai même, en passant, que cette faveur ne m'est pas, à mon grand regret, accordée.

En somme :

Beauté accomplie, grâce parfaite, femme absolument supérieure et pas la moindre petite intrigue même soupçonnée.

Voilà la comtesse Olga.

—Maintenant, mon cher, te voilà aussi ferré sur son compte, que le clubman le plus lancé de Pétersbourg.

Gontran avait écouté son ami avec un silence religieux, et lui, ce Parisien de 25 ans, cet habitué des salons et des boudoirs à la mode, sentait le sang lui monter à la tête ; il était en proie à une émotion, à une impression indéfinissables.

Maintenant qu'il connaissait la comtesse aussi bien que les hommes les plus en vue de Pétersbourg, il lui tardait de la rencontrer, de l'approcher, afin de contrôler par lui-même l'exactitude du portrait flatteur qu'Yvan venait de lui en tracer à grands traits.

—Et maintenant, mon bon, reprit Yvan, que je t'ai dit tout ce que j'avais à te dire, je te prie de m'excuser, mais il faut que je te quitte : mon père descend de service ce soir, d'après de Sa Majesté le Czar notre maître, et je ne manque jamais de me trouver là pour le recevoir.

Puis il sonna, régla l'addition, prit son bonnet sa pelisse, et descendit reprendre son traîneau qui l'attendait.

Gontran le suivit machinalement.

Mais lorsqu'on fut arrivé sur le seuil de la porte Yvan engagea son ami à monter, lui proposant de le mettre chez lui.

Gontran s'excusa, disant qu'il demeurait à quelques pas seulement, et alléguant qu'il serait bien aise de marcher un peu avant de rentrer.

Le jeune russe qui n'avait pas été sans remarquer que quelque chose se passait en lui ; n'insista pas.

A ton aise, mon cher, lui dit-il ; et encore une fois, excuse moi de te quitter si tôt ; mais j'y pense, passe chez moi demain dans la journée, j'aurai peut-être une surprise à te faire.

Le jeune homme sauta légèrement dans le traîneau, jeta son adresse au Moujik, les chevaux piaffèrent et bientôt le bruit des grelots s'évanouit dans la nuit.

Resté seul, Gontran, essaya de comprendre ce qui se passait en lui : il marcha plus d'une heure sur la neige gelée, mais le froid qui commençait à piquer, le força à regagner son logis.

Rentré chez lui, il se laissa tomber sur un fauteuil et chercha mais en vain à reprendre ses esprits.

Enfin, mécontent de lui-même, en proie à une

## UN IDIOT



Père Latulippe.—Josette, nous perdons notre argent avec notre garçon, il n'apprendra jamais rien de sa vie ; c'est un idiot.

Maman Latulippe.—Mon doux Seigneur ! qu'est-ce qui te fait croire ça.

Père Latulippe.—Il vient de me demander si Hon. Mr. veut dire honnête monsieur.